**Le kyrie**est à la fois plein de douleur et d’espoir, appelant, parfois comme un cri, à la pitié. Qu’on croit ou non, ce sentiment, d’avoir besoin de compassion, de soutien au moment où on se croit abandonné, on l’a tous vécu. L’état de supplication, calme et retenue au début, s’agite peu à peu, puis se ressaisit à la toute dernière minute à mes 26. Mais pas pour longtemps puisqu’à la mesure 28 c’est un cri qui signifie « je vous en conjure ! » Mes 37 ce n’est pas tant que le prieur s’est calmé qu’il contient son agitation. Mais le crescendo détrompe cette contenance puisque les changements harmoniques poussent le climat à bousculer les sentiments. À 58, on ne se peut plus, on implore littéralement. Le mouvement se serre pour culminer, ff à Mes 93. Le prieur est rompu. Avec le peu d’énergie qui lui reste, il souffle une dernière fois «prends pitié»...

**Le Gloria** transpose une prière d’abord jubilatoire: on voit d’ici le sourire de Martin pendant qu’il composait ces pages. La rupture de ton qu’impose le texte sacré à la mes 58 : *Domine Deus, Agnus Dei, Filius Patri, qui tollés peccata mundi, miserere nobis (*Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, Fils du Père, Toi qui enlèves le péché du monde, prends pitié)

révèle un recueillement et une sincérité, une vérité qui me troublent. Le court passage avec éclat du «toi qui es assis à la droite du Père» à la mes 78, c’est la tête relevée vers le ciel  (le doute!!) juste avant une autre supplication, dans la retenue cette fois.

Puis Martin fait couler l’énumération qui suit comme une vague qui déferle. Tous veulent y mettre son mot, son impression, sa couleur. Par leur traitement musical, chaque intervention commente le texte différemment. Même si Martin souhaite un peu plus rapide à Mes 100, rien ne devient brusque pour autant, il veut simplement revenir à l’atmosphère jubilatoire du début pour terminer, juste avant de devenir trop euphorique sur le Amen final.

Le «Avec décision» placé en exergue du **Credo** n’est pas anodin. C’est la profession de foi du croyant. Il y a une détermination, une démarche volontaire dans le fait de croire ou non. On pourrait faire l’analogie ailleurs. Quand on décide de croire à quelque chose, comme à l’amour par exemple… Mais Martin nous fait encore une fois ici, vivre la prière plutôt que simplement la chanter. Le choix du style déclamé à Mes 31; la partie lente à 45 à «et incarnatus est», souvent le moment le plus recueilli du Credo, juste avant le drame de la crucifixion dont Martin s’indigne dans sa musique qu’on dirait inspirée des thrènes antiques. Après avoir pleuré celui ou celle qu’on croyait mort, voilà-ti pas qu’on se rend compte que c’était pas vrai pantoute, celui qu’on aime est toujours vivant, et pour toujours ! Méchante bonne nouvelle qu’on se passe d’une oreille à l’autre, comme une rumeur d’abord, puis comme quelque chose de su, de certain, qu’on partage et qu’on clame haut et fort. Bien qu’on calme un peu nos ardeurs à mes 100, c’est pour mieux repartir vers un premier sommet à 113. On se calme de nouveau à 116 où la volonté de croire du début se métamorphose en conviction profonde…

Le **Sanctus** est une véritable volée de cloches humaine, qui commence doucement et qu’on perçoit d’abord dans le lointain. Attirés par le son des cloches, on s’approche puis le tout s’emballe à 31 comme si les cloches elles-mêmes se donnaient un rôle de prédication ! À 35, c,est la foule rassemblée qui répond aux cloches : «Le ciel et la terre sont remplis de ta gloire» ce à quoi répond tel un choeur grec, le choeur 1 en clamant un Gloria presque sensuel.

L’échange des Hosanna qui veut dire «sauve donc ! » fait monter l’engouement de la foule qui réclame à grands cris d’être sauvés.

Je capote sur la partie du Benedictus à la mes 76.  La dualité des effets dans les 2 choeurs est un coup de génie. Par-dessus le choeur 2 qui récite la prière comme des religieux d’une congrégation, confiants, le choeur 1 lui, fragile, doute, interroge encore. Cet effet de contraire s’estompe au profit d’une dernière envolée où l’effet cloches et foule s’entremêle et comme un cri qui dirait «je vous en conjure, sauve nous ! »

Je vous parlerai de l’**Agnus Dei** une autre fois.

Voici plus bas un descriptif du concert que je vous encourage à partager aux gens que vous inviterez - nombreux cela va de soi ! - à ce concert (il est sur le site mais je ne suis pas certaine que tous l’auront lu).

Merci de votre implication chers choristes, j’ai très hâte de vous voir ce soir.

Roseline

*Au 19e siècle, l’orgue français connaît une certaine renaissance grâce à une nouvelle facture de l’instrument. On assiste alors à la naissance d’une toute nouvelle littérature pour cet instrument. Plusieurs compositeurs français participeront au renouveau de l’orgue, dont César Franck, Camille Saint-Saëns, Théodore Dubois, Gabriel Fauré et, plus tard, Maurice Duruflé. Bien qu’il n’ait pas été organiste, Francis Poulenc s’intéressera lui aussi à cet instrument aux pouvoirs désormais quasi orchestraux. Le développement de la musique en Suisse n’est pas très éloigné de celui de ses voisins français : quelques grands organistes ont eux aussi eu une influence heureuse sur le climat musical de la Suisse française. Le compositeur genevois Frank Martin, claveciniste et pianiste quant à lui, s’appuie beaucoup sur les pratiques musicales médiévales dans l’écriture de sa musique - notamment dans la Messe pour double chœur, pièce maîtresse de ce concert - faisant ainsi écho à un regain d’intérêt manifeste à l’époque pour l’art gothique, le chant grégorien, et généralement tout ce qui a trait au Moyen-Âge.*

*​*

*De Paris à Genève nous fera voyager au cœur de la musique française dans toute son étendue.*